

Un pied devant l'autre

15 novembre 2020

Ce récit a commencé avec le post [‘La feuille blanche et le M’Goun’](#)

Le refuge de Terkeddit est située à 2500 mètres d'altitude, en bordure de cette haute vallée orientée est-ouest que je découvrais de là-haut hier soir, juste avant de préparer mon bivouac sur ce col étroit. Large et verte alternance de zones de terre souvent boueuse et de pâturages à l'herbe clairsemée, elle est parcourue de petits rus qui semblent ne vouloir aller nulle part. Le bâtiment : une construction dans le style Club Alpin Français (version seventies ou pas loin dirais-je), pas bien grande, un berger comme gardien. Autour, des millions de crottes. Face à l'entrée, barrant au sud-est un horizon qui paraît tout proche, s'impose la masse irréaliste de la crête sommitale, une fois de plus noyée dans des nuées sombres et mouvantes. Ici je passe une journée de repos, bien nécessaire, à me refaire quelque peu après les épreuves de la veille. Un minimum imposée aussi par une météo peu avenante : averses de pluie sur la vallée, de neige là-haut (ici on est déjà là-haut, mais plus haut encore).

Une journée à ne rien faire. Enfin si, j'ai pas mal dormi en fait. Arrivée en milieu de matinée, descendant du col où j'avais passé la nuit sous ma tente secouée par les bourrasques. Après avoir pris accord avec le gardien, qui heureusement n'avait pas encore quitté les lieux avec son troupeau de petite chèvres noires, je me suis approprié un matelas dans le dortoir avant d'écraser durant plusieurs heures. Prise de notes, observations, pensées tous azimuts et petites excursions aux alentours immédiats m'ont amené en douceur à la fin de la journée. Un groupe de jeunes marocains, visiblement aisés, est arrivé juste avant la pénombre, excités, volubiles, des étincelles dans les yeux. Sans aucun doute de retour du sommet. Plus tard, après un tajine sans

grâces mais chaud et roboratif avalé à la lueur des frontales, puis le thé, tout le monde s'est couché.

Un 'bonjour' juste assez poli pour ne pas être chaleureux ...

Je me suis senti comme 'en marge' durant cette journée. Un peu comme en attente nulle part, hors de l'espace et du temps, sur cette vaste soucoupe verte quelque peu irréaliste posée sur une marche au milieu des montagnes, en équilibre précaire sur ces immenses flancs rocheux. En descendant du col ce matin déjà j'avais croisé deux français, la bonne cinquantaine, grimpant laborieusement le sentier qui se tortillait dans les amas rocheux. Sans aucun doute avaient-ils passé la nuit au refuge ; une conversation avec eux aurait certainement pu m'apprendre des choses intéressantes car du lieu je ne connaissais que l'existence et la localisation approximative. Mais sans réfléchir, presque à mon propre étonnement, je les ai croisés rapidement, leur adressant un 'bonjour' juste assez poli pour ne pas être chaleureux, n'incitant nullement au dialogue. Le sourire qu'ils affichaient à mon approche (ah ... un compatriote !) se mua en surprise mais je n'en vis pas plus, j'étais déjà passé. Et ici, au refuge, un dialogue réduit au minimum vital avec ceux et celles qui partageaient le même toit que moi, voire à rien du tout avec les chèvres.

Carapace relationnelle oui, mais éponge intérieure : je me suis laissé envahir par la beauté imposante, presque pesante, du lieu, laissant des heures durant mes rétines et neurones s'imprégner du paysage fantasque, toujours changeant, si proche et inaccessible à la fois, des sommets. J'avais pu me faire indiquer par le berger lequel de ceux-ci était le M'Goun. Il m'avait fait voir le col à mi-parcours qu'il fallait impérieusement emprunter, seule voie praticable vers les crêtes. Assis sur un petit banc de bois, dos au mur du refuge, j'avais longuement détaillé 'in petto' la marche d'approche vers ce col, qui ne me paraissait pas trop éloigné. Restera à voir comment l'affaire se présentera une fois le sac

lourd au dos. Contrairement à la pratique classique qui consiste à faire l'aller vers le sommet puis le retour au refuge dans la journée, muni dans ce cas d'un paquetage minimaliste, je n'avais nulle intention de revenir au refuge. Je voulais redescendre du sommet (si tant est que j'avais pu y arriver) plus à l'est mais toujours sur le flanc nord, en direction de Tabant, via un itinéraire que j'avais suivi deux ans plus tôt dans cette tentative ratée (une superbe expérience néanmoins !) de rejoindre le sommet du M'goun, déjà.

Je découvre en moi une certitude apaisée.

La journée qui s'achevait avait vu se fondre dans un même creuset anxiété, excitation, doutes et désirs, pour produire le lendemain matin, après une nuit exceptionnellement reposante, un alliage surprenant. Le jour se lève à peine. Une alternance de larges flaques de lumière glauque et de zones sombres inonde la vallée. Assis sur le muret de pierre fermant la terrasse du refuge, buvant prudemment un thé brûlant, les yeux encore un peu sableux et lourds, je découvre en moi une certitude apaisée. Calmement, sur le visage un sourire à peine esquissé, je refais des yeux le chemin qui devrait être le mien aujourd'hui. Mon sac est prêt. Moi aussi. Je jouis de cette sensation de me sentir presque monolithique. Je connais les lézardes pourtant, je sais tout des doutes et manigances qui se trament en périphérie, à la limite de mon champ de vision. Mais 'je' n'en a pas besoin. Au moment de charger mon fardeau sur le dos, les jeunes marocains qui avaient fini par sortir du gîte, perturbant ma quiétude (relative, vu le chambard mené par le troupeau ce matin !), m'apostrophent en me demandant de les prendre en photo de groupe, la montagne dans le dos. Je m'exécute. Ils jouent un rôle, je joue un rôle, mais ce n'est pas ma pièce. Je m'en retourne avec soulagement et quitte le refuge en suivant un de ces filets d'eau qui serpentent au milieu des terres noires boueuses pour rejoindre le [talweg](#) à proximité d'un petit vallon que j'avais repéré la veille comme point de départ d'un itinéraire que

j'espérais bien gravé dans ma mémoire.

Traversant aisément le ruisseau, je remonte ce vallon verdoyant, lumineux, aux formes doucement arrondies. Mais là déjà il s'avère douloureux de lever le regard. Ces barres dures et tranchantes, ces ravins profonds qui parsèment mon chemin, cette masse énorme et sombre qui me surplombe, s'avèrent plus réels que jamais maintenant. Ajouté à celui du sac, il me faut endosser le poids de cette vision. Je me rappelle qu'on ne négocie pas avec la montagne. A partir d'ici je ne peux plus être 'de passage', voyageur voyeur (ou l'inverse), s'invitant sans rien demander à personne, investissant de son ego criard un lieu ... oui, sacré. Sacré par son appartenance à une autre temporalité, à une autre dimension que la mienne, cette minuscule étincelle de vie organique dans le cosmos. Question au passage : comment perçoit-on une autre dimension ? Réflexion à remettre à plus tard. S'impose ici une lucidité à cent pour cent, sans la moindre concession à mes humeurs, pensées erratiques, ou caprices, car aucune erreur, c'est certain, ne sera pardonnée.

Comme il est merveilleux de vivre dans un mouvement où la technique est réduite au plus simple.



Mettre un pied devant l'autre, je ne connais que cette technique. Et comme il est merveilleux de vivre dans un

mouvement où la technique est réduite au plus simple. Je navigue maintenant dans de grandes plages de cailloux inclinées, qui ont succédé aux pâturages. Effectivement je navigue car il me faut garder le cap du col, auquel je m'accroche, tout en sinuant, en ondoyant sur les croupes de la bête afin de réduire quelque peu la pente de ma progression. Je carbure à l'énergie du matin – j'ai toujours été meilleur le matin, plus encore avec l'âge peut-être – mais veille à ne rien en gaspiller. La pente s'accentue encore ; les pierriers à traverser, les mégalithes à contourner ... voilà bientôt les premières plaques de neige. Les éclaircies continuent à réjouir mes pas. Avec la pente et la couche de neige qui s'épaissit, il me faut ralentir encore. J'ai l'impression à certains moments de faire du sur-place. Maintenant, sur les passages plus risqués, je veille à sagement affermir ma position, mon équilibre, à l'aide des bâtons avant de faire le pas suivant. Toujours trois pattes au sol, comme l'âne. Faute de quoi, le poids du sac – à la moindre perte d'équilibre, caillou roulant ou plaque glissante – aurait vite fait de m'entraîner.

Chaque jour pouvoir reprendre sa vie à zéro, sans ardoise.

Le soleil a entamé sa descente déjà. J'ai du passer le col il me semble, enfin je l'espère. Bien évidemment le terrain, vu les pieds dessus ou vu depuis le refuge lointain, sous un tout autre angle, une autre lumière, ça n'a rien à voir. Devant moi, ou au-dessus plutôt, le ciel est plus plombé que jamais. Rassurant néanmoins: je repère quelques traces fraîches bien visibles dans la couche neigeuse qui fait maintenant dans les 15-20 centimètres, sans doute le groupe de jeunes monté hier. Ce sont des traces ascendantes, je ne vois rien à la descente, ils ont du emprunter une autre voie pour le retour. Débarrassé de la préoccupation de savoir si j'étais ou non sur la bonne route, je sens croître ma détermination. Que faire ici sans détermination ? Et dans le monde ordinaire aussi d'ailleurs ... Il m'en faut effectivement, et pas un peu, au milieu de cette

purée de pois qui m'enveloppe maintenant, de plus en plus dense. J'aboutis enfin à une grande aire légèrement incurvée, juste sous la crête qui dessine là des courbes élancées partant dans diverses directions. Des bourrasques parfois déchirent l'épais rideau grisâtre, que traversent alors de grands coups de projecteur solaire, me révélant épines rocheuses, abîmes profonds et pierriers insondables. Ici règne sans partage une minéralité totale mais plus dense que dure me paraît-il. Comment expliquer ? Je ne suis clairement pas chez moi ici (une sensation ressentie aussi lors de ma première plongée sous-marine), mais nulle trace d'agressivité. La montagne n'a rien à prouver, moi tout. Quelle occasion extraordinaire de (re)trouver une telle virginité ! Chaque jour pouvoir reprendre sa vie à zéro, sans ardoise ...

Particulièrement exposé, je ne peux me maintenir bien longtemps ainsi en plein vent, hésitant sur la direction à prendre : laquelle de ces crêtes est la bonne, laquelle m'emmènera au sommet ? Je ne m'attendais pas à une situation confuse. Sans doute avais-je imaginé une seule ligne de crête plus ou moins rectiligne, qu'il me suffirait de suivre. Le brouillard qui modifie à chaque seconde le paysage, les rafales qui me font vaciller, je me sens égaré dans un univers sans repères. Je n'ai même pas consulté la boussole, inhibé sans doute par cette atmosphère, j'ai suivi la direction que m'invitait à prendre une fugace éclaircie (phototropisme ?). L'avancée sur laquelle je progresse ensuite se rétrécit. A ma gauche d'imposants amas rocheux qu'il n'est pas question d'escalader, à ma droite un pierrier en pente sévère au haut de laquelle j'évolue prudemment, et dont il ne m'est pas possible d'apprécier la profondeur. D'un coup le brouillard qui bouchait cette dépression s'efface et me voici tétanisé, les jambes aussi raides que mes bâtons. La pente au sommet de laquelle je progresse péniblement dévale en fait à plus de 45° sur 200 ou 300 mètres, caillasse instable parsemée ça et là d'épines rocheuses. Me détendre, souffler, respirer calmement, bien asseoir mon équilibre sur des hanches stables mais

souples, faire demi-tour et rejoindre mon point d'arrivée. Sans encombre mais le lieu est resté aussi inhospitalier qu'à mon arrivée, tandis que mes dernières émotions ont achevé de me convaincre qu'il est l'heure de la pause.

Il me faut dresser la tente avant la neige.



J'avise un peu plus bas un sillon longitudinal peu profond dans lequel s'amassent des blocs de tailles diverses. En me restaurant rapidement dans cet abri tout relatif, le calculateur fonctionne. La boussole enfin tirée du sac m'instruit sur la direction à prendre. La dernière bouchée avalée, j'entreprends de suivre celle-ci sur quelques centaines de mètres, laissant mon sac à la garde d'un rocher à la forme particulière. Conclusion : cela a l'air tout à fait faisable et l'azimut semble se maintenir, au début tout au moins. Le temps tourne à la neige, je le sens. Sans trop hésiter je décide d'attendre sur place le lendemain matin dans l'espoir d'une embellie. Poursuivre dans les conditions météo actuelles serait une folie. Il me faut dresser la tente avant la neige. Elle commence à tomber d'ailleurs, pas trop dense heureusement, traversant presque à l'horizontale cette large esplanade. Dans l'amoncellement de rochers je repère une cuvette de petite taille dont je dégage grossièrement le fond et où, après moult efforts, j'installe plus ou moins correctement la tente en prévision d'une nouvelle nuit agitée. Sous la neige qui heureusement maintient son rythme clairsemé,

je me prépare une tambouille bien chaude que j'avale vite fait avant de me glisser sous le fragile abri.

Le calme se fait en moi, naturellement, sans effort. Je me vois tel que je suis : un animalcule vieillissant, coincé à 4000 mètres d'altitude sous les rafales et la neige. Sourire, j'aime ce genre de pied de nez au raisonnable ou à la résignation. On peut tout faire, il faut juste être prêt à payer le prix.

Me faut-il m'éloigner autant de mes congénères pour ressentir une telle quiétude ?

Je suis presque étonné de mon propre calme dans cette situation un peu précaire quand même. Une telle nuitée n'était pas prévue. Je n'avais pas prévu grand-chose d'ailleurs. Une décision quasiment intuitive, comme je les aime maintenant, après une rapide évaluation de la part de folie dans ce bivouac à cette altitude et par ce temps, muni d'un équipement peu sophistiqué. Par ailleurs je n'avais plus le temps, ni peut-être l'énergie, pour redescendre au refuge. M'y voici donc, et heureux d'y être. Digestion, endorphines. Je laisse planer au-dessus de ma tête l'image de mon bivouac improvisé, nid d'aigle surmontant le monde (enfin, presque !). Me faut-il m'éloigner autant de mes congénères pour ressentir une telle quiétude ?

Celle-ci s'était installée en moi, saucissonné dans le duvet, bonnet, gants, tour de cou, malgré les coups de bélier percutant violemment la toile, faisant vibrer jusqu'à mon matelas compact. C'est complexe la relation à l'autre. Attraction / répulsion. Si l'espèce à laquelle j'appartiens est faite sans conteste d'individus sociaux, si durant toute mon existence je n'ai à peu près fait que m'associer à d'autres pour des événements plus ou moins aventureux, plus ou moins réussis, là maintenant je fatigue, je cale. Devant tant de laideurs et d'ignominies. Devant la bassesse, la lâcheté. Écraser de sa propre existence suffisante celle des autres,

présents ou à venir. Enlaidir et torturer comme à plaisir la planète bleue. Se laisser couler dans le tourbillon turpide, destructeur, de milliards de narcissismes entrecroisés. Rien de cela n'est neuf, si ce n'est l'échelle, grâce au génie sans limite, toujours plus efficace, de la destruction et de l'auto-destruction dont nous savons faire preuve.

C'est à cette race que j'appartiens

C'est à cette race que j'appartiens, difficile de contredire une telle évidence. D'ailleurs je sais en moi ces tares, c'est peut-être cela que je fuis. Étrange sensation que de poursuivre des réflexions de cet ordre dans mon fragile cocon suspendu. Cette précarité m'aiguillonne, relativisant la portée de ces amères réflexions. Je le ressens, je le sais, aucune certitude n'existe en cet endroit si ce n'est la joie, oui la joie, d'être vivant et volant, ici et maintenant, dans un monde minéral qui toujours me renverra à mes limites et ma finitude. Bon plan, finalement, pour un moment d'auto-thérapie. Je reprends le cours de ma pensée. Suis-je occupé, en ce moment de mon existence, à me rétracter, telle l'huître sous le filet de jus de citron ? Image qui me fait grimacer intérieurement, puis sourire : j'exècre ces mollusques glaireux. J'ai bien noté que je m'éloigne de moins en moins volontiers du village perdu dans la montagne dans lequel j'ai élu domicile il y a une dizaine d'années. En acceptant de regarder sans détours les failles profondes du genre humain, en les auscultant en moi à tâtons dans le noir, craignant de peut-être poser la main sur quelque concrétion froide et gluante, devinant dans mes ressorts personnels les tensions, les incomplétudes, les crevasse que porte notre espèce, sapiens, en faisant place en moi à un regard cynique donc, ai-je inconsciemment décidé de rompre les liens ? Où est-ce une conséquence ? « Connais-toi toi-même » disait [le philosophe ancien](#). Mais comment faire pour éviter alors de céder à l'horreur paralysante, nécrosante, des constats qu'il nous faut bien établir ?

Un thé à la neige fondue.

Est-ce la généralité de la question posée, s'ajoutant à la somme des fatigues et des émotions, qui eut raison de mon éveil ? La lumière du jour naissant me révéla un méchant constat. Si le vent était tombé en fin de nuit, si les chutes de neige avaient cessé pour abandonner une couche fraîche d'une douzaine de centimètres d'épaisseur, c'était pour mieux laisser la place à un véritable mur de brouillard. Je circule autour de mon point de bivouac, la visibilité est inférieure à dix mètres. Avancer dans ces conditions serait excessivement périlleux, s'orienter impossible. Mais je sais le temps instable en ces lieux, il n'est donc pas illusoire d'imaginer que le brouillard pourrait se dissiper en cours de matinée. Je peux me permettre d'attendre et, si les conditions ne s'améliorent pas, redescendre vers le refuge. C'est à dire renoncer. Grimace. Je me prépare au départ afin de profiter de la première opportunité. Il me faut un bon moment pour démonter et ranger la tente car il m'a fallu détacher précautionneusement une à une les plaques de glace qui s'étaient formées par endroits sur la toile extérieure. Ma tambouille du matin avalée (muesli trempé dans un chocolat chaud bien noir, thé à la neige fondue), le sac fermé laissé à l'abri des rochers, profitant de quelques trouées temporaires diffusant une lumière froide, je parcours à pas lents cette surface sur laquelle j'ai échoué hier, grande comme quelques porte-avions, juste sous les lignes de crête partant en sens divers.

« Se faire » en enfilade les cinq sommets ...

J'ai bien fait d'y croire : l'épais matelas de coton se déchire, se disloque peu à peu avec l'ascension du soleil. Avec le même gémissement que chaque matin, je hisse sur mon dos la masse compacte du sac . C'est toujours très dur à supporter au début, un tel fardeau. Après on s'habitue, un peu. Puis on fatigue, rapidement. Il y a quinze ans, je m'en souviens, il m'est arrivé de trotter, sur un sentier

particulièrement facile, porteur du même sac lourd. « Ô vieillesse ennemie !... ». Je n'ai pas fait vingt pas que je distingue, émergeant des derniers lambeaux légèrement en contrebas, une silhouette humaine, puis deux. Ils sont déjà à quelques dizaines de mètres mais ne m'ont pas encore vu, étant resté adossé à quelques rochers. Je les rejoins. Deux jeunes français, bien chauds après avoir monté en quelques heures ce qui hier m'avait pris près d'une journée. Un sac léger pour deux, visiblement le gros du matos est resté au refuge. Le premier, un gars passablement excité, m'explique qu'ils viennent d'arriver au Maroc pour « se faire » (sic) en enfilade les cinq sommets de plus de 4000 mètres du Haut-Atlas, et ce après avoir déjà appliqué ce schéma dans les Pyrénées l'année précédente. Les voici donc à l'assaut du premier, avec un air de « ils n'ont qu'à bien se tenir ». Tout en échangeant ces quelques brefs propos, nous avançons vers la crête. Je les laisse filer, ou plutôt ils me lâchent aisément. Ils ont fait quatre pas quand j'en fais deux et mon essoufflement (dur dur le démarrage à froid) me dissuade bientôt de toute forme de conversation.

Ils m'ont déjà pris deux cent mètres en arrivant sur la crête, tant mieux me dis-je, je marcherai seul. Puis, là où ma reconnaissance d'hier m'avait fait choisir le nord-est, je les vois obliquer vers le sud-est. Ils vont un train d'enfer, déjà trop loin pour les héler. Je reste quasiment sûr de mon coup, j'ai fait mon topo avec soin hier. Un petit sourire, pas bien méchant, ironique disons : ces deux gars m'ont l'air bien partis pour louper le premier sommet de leur liste. Tandis que le vieux sur lequel ils avaient jeté un regard apitoyé tout à l'heure, va peut-être le rejoindre lui, son sommet. Sans plus tarder, je me détourne et poursuis dans la direction que je m'étais fixée la veille.

Le récit se poursuit dans cet article: [De quelques antidotes à l'ivresse des cimes](#)